

Aller sous les tropiques devient un rite de passage prisé par les jeunes Européens, par Antonio de la Fuente

Si faire le voyage est le destin de l'être humain, autant commencer jeune. D'autant plus que les voyages forment la jeunesse, quel beau jeu de mots ! « Le participant type aux chantiers d'été dans les pays de Sud serait une personne de sexe féminin, d'entre 20 et 23 ans et ayant effectué, étant en train d'effectuer ou allant effectuer des études supérieures » [1].

Le voyage est une initiation à la vie adulte, une découverte de soi et de ses pairs. Si cela peut se faire dans le cadre d'un paysage humain et naturel différent et si on y ajoute une reconnaissance sociale accrue, on comprend aisément pourquoi aller sous les tropiques devient un rite de passage prisé par les jeunes Européens. Y aller en mission d'exploration, pour voir, pour faire un tour, pour faire un aller-retour, en stage d'immersion, à la découverte d'une réalité faite de dénuement matériel et d'abondance sensorielle et émotionnelle, d'un terrain propice à la tenue d'expériences à haute intensité existentielle.

Pas moins de mille jeunes Namurois ont fait récemment cette expérience dans les pays du Sahel. « Nous avons été accueillis à bras ouverts », racontent d'autres jeunes, ceux-ci fréquentant la Maison de jeunes Copainville à Boitsfort, qui sont partis au Sénégal pour tenter de monter une maison de jeunes, un Copainville-Dakar en quelque sorte. « En deux jours, nous étions presque habitués, si bien que nous avons pu assister à un concert de Youssou N'dour dans un stade de Dakar. Les policiers disaient que nous étions fous d'être là. C'est vrai qu'on nous a tout pris, même nos mouchoirs usagés... On revient complètement transformés —concluent-ils—, on ne pourra plus vivre comme avant. Comme les gens paraissent tristes ici ! Comme notre confort paraît indécent ! » [2].

Car, sous les tropiques, la pauvreté exhale son parfum d'hyène. Xavier Liesenborghs, en stage d'immersion à l'association Quart monde, au Guatemala, dans le cadre d'un programme d'initiation au développement d'AFS, rapporte : « La rue qui longe le dépôt central d'immondices est très sale et l'odeur de déchets en décomposition est particulièrement forte. A chacun de nos passages, on rencontre des jeunes assis à même le sol souvent avec leur pot de colle qu'ils respirent à longueur de journée... Avez-vous déjà vu des enfants partant avec un bâton ou un bout de fer en bas des camions déversant des ordures, à la recherche de matériaux récupérables ? », interroge-il.

Julien Prévost, en stage AFS à l'association Prolena, au Honduras, pointe des réalités difficiles à accepter, le travail des enfants notamment : « Ici, les habitations sont protégées par de grands murs et des fils barbelés, toutes les fenêtres sont munies de barreaux. Tous les bâtiments qui recèlent un peu de richesse sont protégés par des gardes armés, la violence et l'insécurité sont omniprésentes... Dans les plantations, les enfants sont soumis à des charges de travail considérables vu leur âge... Dans ma famille d'accueil, comme dans toutes les familles riches, les travaux domestiques sont effectués par des servantes. Celles-ci peuvent être très jeunes (12 ans) et les rapports entre elles et la famille sont loin d'être amicaux. Elles travaillent douze heures par jour et doivent répondre au moindre caprice, le plus petit détail qui n'est pas accompli selon le désir de la famille leur est durement reproché ».

Rencontrer la population locale et découvrir un pays, une région, sont les motivations principales des participants à ces voyages que Norma Miramontes, l'auteur de l'étude cité sur les chantiers de Quinoa et du SCI, qualifie de « tourisme participatif ». Tourisme, car le voyage est une parenthèse ouverte dans la quotidienneté du participant, qui se prolonge

rarement dans ses activités après le retour. Et participatif, car le jeune participe à la vie et au projet d'une association locale en apportant un coup de pouce dans ses activités.

Découvrir un pays, une région et rencontrer la population locale, même si parfois la rencontre déborde du cadre attendu : « Ici, les gens se connaissent et vivent beaucoup à l'extérieur, de retour du travail et à n'importe quelle heure du jour, il n'est jamais trop tard pour entamer une discussion —raconte Xavier Liesenborghs—. Pour ainsi dire, tout le monde sait tout sur tous car le moindre détail raconté ne sera pas tombé dans l'oreille d'un sourd. N'ayant pas autant de distractions qu'en Europe pour remplir leur temps libre, les Guatémaltèques discutent de tout (et de rien) en continu. En Belgique, on appellerait cela du comméragé ; ici, de simples discussions. Comme je suis presque le seul étranger à Santiago Sacatepequez, les gens me connaissent (au moins de vue, parfois sans que l'inverse soit vrai) et savent presque tout ce que je fais en dehors de la maison dans le village... ».

Julien Prévost pointe lui l'incompréhension mâtinée d'intolérance qui peut couvrir sous la rencontre de la différence : « Une question qui m'est souvent posée concerne mon appartenance religieuse. Quand je réponds que je suis athée, la plupart des gens ne peuvent pas le comprendre. J'ai été confronté à des réactions extrêmes où mes interlocuteurs me prédisaient que l'enfer m'attendait et d'autres ont voulu m'offrir une bible pour que je puisse sauver mon âme. Toutes mes tentatives d'explication se sont heurtées à un mur d'incompréhension et parfois d'intolérance ».

Un groupe d'élèves d'une école secondaire de Jodoigne découvre lors d'un voyage au Togo, financé par le ministère des Affaires étrangères, que l'histoire commune vue avec les yeux de ceux qui sont de l'autre côté de l'écran peut être un film difficile à regarder : « Le Togo était une colonie allemande, puis française. On a pu se rendre compte de ce que des Noirs pensent de nous », raconte Gilles Fernebock, participant à ce voyage. « On s'est rendu compte de l'impact que peuvent avoir de tels propos. Cela m'a choquée » ajoute Julie Genicot [3].

Des jeunes Africains de visite en Belgique, dans le cadre d'un échange financé par la Commission européenne, font la preuve en sens inverse, au Musée de Tervuren, où les organisateurs du voyage ont jugé utile de les conduire. La visite engendre une chaude discussion avec le conservateur du musée. D'après les jeunes Africains, celui-ci tient un discours franchement rétrograde en qualifiant la culture de l'Afrique centrale de stagnante et primitive. Chaque progrès est le fait du contact avec les voyageurs européens. La goutte d'eau qui fait déborder le vase est l'explication du colonialisme à la mode de Tervuren : « En ce temps-là les Européens croyaient au progrès. L'Europe connaissait un processus d'industrialisation qui était considéré comme révolutionnaire. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre qu'ils puissent se considérer comme supérieurs aux Africains. C'est ça qui explique tout autant leur motivation de colonisation. Il est vrai que les ressources naturelles les intéressaient également, mais leur motivation première était d'aider les Africains à pouvoir s'industrialiser, ce qui en définitive, constitue un motif noble » [4].

L'expérience est forte et les interrogations ne manquent pas. Des problèmes de sous doivent ainsi être soulevés même si ce n'est pas fort seyant. Outre que ces voyages concernent presque exclusivement des participants provenant d'un milieu socioculturel aisé et culturellement favorisé, ils sont financés, en tout ou en partie, par des fonds de la coopération au développement. Et ces fonds sont censés favoriser le développement des pays pauvres.

La question de la réciprocité se pose ensuite. Le même avion qui ramène de Conakry des volontaires ravis —ou déçus— de la rencontre culturelle vécue transporte dans son train d’atterrissage deux jeunes Guinéens en quête de mieux vivre. Morts, ils sont érigés en héros, leur témoignage repris et amplifié par le ministre des affaires étrangères. Vivants, ils auraient été expulsés après avoir croupi quelques semaines dans un centre fermé, sans que beaucoup de monde s’en indigne. Dans un sens comme dans l’autre, mais ici le jeu de mots devient indécent, les voyages formatent la jeunesse.

par [Antonio de la Fuente](#)

[1] Norma Miramontes, « Les chantiers de bénévoles dans les pays du Sud : les cas du Service civil international et de Quinoa », ULB, 1999

[2] Le Soir du 12 janvier 1998

[3] Le Soir du 16 mai 2000

[4] « Images d’Afrique, images d’Europe », rapport du projet d’échanges de jeunes, Coopération jeunes ACP-CE, 1994